Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 37

Rubrik: Lettre de Lausanne

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

âme frémir sous l'effluve harmonieuse des sons, pourquoi ne cherchez-vous pas à réagir ?

La musique est un sacerdoce et nous devons en être les fidèles et respectueux servants.

Il faut organiser des séances musicales dans des conditions telles que chacun en retire le summum d'émotion.

Supposons, par exemple, qu'une société de musique de chambre veuille tenter l'expérience, et qu'elle exécute des quatuors.

La salle serait de dimensions moyennes; les sièges larges et confortables, sans qu'aucun clou mal planté ou quelque dossier trop étroit puisse vous rappeler brutalement aux misères de la réalité.

Les auditeurs devraient venir au temple, car pour moi c'est un temple, l'âme préparée au recueillement et à l'admiration.

Pas de préoccupations fâcheuses, pas de vulgaires pensées, pas de dîner mal digéré ! Seul un saint amour de l'art.

Les exécutants devraient être placés de telle sorte qu'ils n'attirent pas l'attention. Au contraire, le fond de la salle faisant face à l'auditeur solliciterait seul les regards, et sa couleur terne et uniforme permettrait d'y fixer en tableaux fantasmagoriques les conceptions mentales engendrées par les sensations sonores. Obscurité presque complète.

Je vous le dis, entendue dans de pareilles conditions, la musique des maîtres nous émeut, non plus seulement par la succession des sons en tant qu'impressions auditives, mais par les rapports qu'elle crée entre les diverses facultés animiques et intellectuelles.

De gigantesques architectures se projettent sur l'écran de notre pensée. C'est l'ossature de l'œuvre. Des rigides colonnades de science harmonique s'efflorent les chapiteaux de pensées, s'arquent les voûtes de croyances, tandis que de l'autel s'essorent en mélodieux encens les aspirations de l'âme cherchant avec amour son but divin.

Dans ce temple idéal édifié par la puissante suggestion de l'œuvre, l'intangible lumière de la beauté allume les ors, tissant des voiles de mystère aux lointains des perspectives; tandis que des végétations de pierreries fleurissent les arceaux, les colonnes, enchâssant des yeux de beauté dans l'albâtre des parois.

Et ces inaccessibles fleurs exhalent des parfums, aromes qui se frôlent et semblent des baisers d'âmes.

L'on perçoit en d'ineffables sensations l'harmonieuse beauté de l'œuvre tandis que la pensée idéale du maître se dégage de cette fantasmagorie se livrant avec amour à l'intangible lumière. Et cette pensée, guide sûr, nous conduit pas à pas vers le but, nous faisant entrevoir un peu de l'absolue vérité, le Beau !

Comment décrire cet état idéal où les limites des divers sens s'effacent, où seule s'affermit la sensation purement intellectuelle et animique que doit produire en définitive l'œuvre par le véhicule des sons ?

Qui de nous n'a observé combien plus nous émeut une audition musicale dans l'intimité, qu'au grand jour de la salle publique. C'est que nous n'avons point de conventions mondaines à observer, pas de voisins bruyants, ni l'éclat fulgurant des lustres, ni surtout la gêne, la honte de paraître ému.

Ne se trouverait-il pas quelques personnes pour tenter l'expérience et ne pourrait-on pas organiser des auditions de ce genre ? où l'on puisse se croire le seul auditeur et s'abandonner sans contrainte à la voluptueuse, idéale et torturante ivresse qu'engendre toute œuvre vraiment belle.

Un concert ne serait plus une tapageuse exposition de toilettes, ni une brillante réunion de parures cherchant à briller, mais le culte recueilli d'adeptes convaincus venant communier avec tout ce que l'âme des maîtres a ressenti de grand, de vrai, de bien, de beau, dans la ferveur de sa création, en un mot avec le Beau !

R.

LETTRE DE LAUSANNE

Voici la dernière lettre de la saison. Car la saison est finie. Avant d'expirer elle a jeté un dernier éclat avec le récital Risler, la visite de ces deux grands artistes, H. Bauer et Casals. Nous avons aussi depuis le 14 avril pu juger aux représentations du *Peuple vaudois* de la qualité du nouvel orchestre Suter, et cette première impression a été bonne. Le 8 mai nous en pourrons juger mieux encore dans le grand concert au bénéfice de M. Hammer, chef d'orchestre.

Le 25 février, M. Ed. Risler, dont la réputation comme « roi du piano » s'affirme de plus en plus, a donné un récital au Casino. De J.-S. Bach, il nous a amenés à Liszt en passant par Couperin, Mozart, Beethoven et Chopin. Il fut

de tous points admirable selon sa coutume, mais il s'éleva le plus haut dans la Fantaisie chromatique et fugue de Bach, dans la sonate de Beethoven op. 111 et dans la Polonaise de Liszt en *mi* majeur.

M. Willy Rehberg, l'excellent virtuose que le public parisien a récemment applaudi aux concerts du Conservatoire, a donné à la Maison du peuple, le 13 mars, un récital fort remarquable. Nous avons surtout goûté l'intelligente interprétation des 18 pièces caractéristiques de Schumann (*Davidsbündlertänze*).

M. Jaques-Dalcroze a donné les 17 et 20 mars deux auditions à la Maison du peuple de ses nouvelles chansons romandes. Ce n'est pas dans une brève revue comme celle-ci qu'il est possible d'entrer dans de bien grands détails. Disons tout de suite que la verve du chansonnier romand n'a subi aucun ralentissement et que quelques-unes de ces dernières chansons romandes doivent être classées parmi les meilleures. De l'avis général la collection des *Propos du père David la Jeunesse* a été jugée exquise. Le succès du chansonnier a été immense.

MM. Bauer et Casals se sont fait entendre deux fois à Lausanne, les 23 mars et 3 avril derniers. Ils ont remporté un succès d'enthousiasme. Dans le premier concert, le programme portait : sonates de Beethoven en *la* majeur et de Rubinstein en *ré* mineur pour piano et violoncelle; *Papillons* de Schumann et Ballade en *sol* mineur de Chopin pour piano; sonate de Locatelli pour violoncelle. Au second concert, nous avons entendu : sonate en *mi* mineur de Brahms, et en *ut* mineur de Saint-Saëns, pour piano et violoncelle; Polonaise en *mi* bémol mineur de Chopin, *Toccata* de Schumann, et *Méphisto-Valse* de Liszt, pour piano; *Variations symphoniques* de Boëllmann, pour violoncelle. Impossible de surpasser la perfection de ces interprétations; nous vivons encore sous le charme de la musicalité profonde, de la parfaite fusion de deux instruments en un seul, qui ont animé d'une incroyable intensité de vie les quatre sonates pour piano et violoncelle; nous évoquons le jeu d'une technique éblouissante, si intéressant, si personnel de Harold Bauer; et c'est toujours avec émotion que nous pensons à Casals, virtuose prodigieux dont la main gauche est fée et l'archet poète.

Après une maladie assez prolongée, le violoniste-prodige Florizel von Reuter est revenu le 31 mars et a retrouvé intact son succès de la première audition. Comme la première fois, Mlle Perrottet prêtait son concours au concert et a recueilli sa large part de succès.

Les 2 mars et 6 avril ont eu lieu au Casino les deux dernières séances de la Société genevoise de musique de chambre. Dans la première, le Quatuor Marteau a exécuté trois quatuors à cordes. Ceux de Schumann en *la* majeur et de Beethoven en *ut* mineur (n° 4) étant connus, nous ne nous arrêterons qu'à celui, encore inédit, de M. W. Pahnke, qui fut pour beaucoup de gens une révélation et pour nous une grande joie, car nous y avons vu le développement logique du beau talent que nous avait fait connaître la sonate de violon exécutée à la fête de musique suisse de Genève. Dans la dernière séance on a entendu M. W. Pahnke comme soliste dans une sonate de Busoni, qui nous a laissé une impression mélangée. Œuvre intéressante à coup sûr, mais incomplète. Le Quatuor Marteau nous a donné les prémices d'un quatuor de Klinger auquel peuvent s'appliquer également les remarques ci-dessus. Le célèbre quintette avec piano de Schumann, qui terminait le concert, a valu aux interprètes un succès mérité.

Le Centenaire vaudois a donné naissance à toute une floraison artistique. Il ne m'appartient pas de parler ici des drames; mais *Le Peuple vaudois* de H. Warnery et *La Dîme* de R. Morax comportent tous deux une partie musicale qu'on ne peut passer sous silence. Dans la partition du *Peuple vaudois*, M. Gustave Doret a fait œuvre de bon musicien et d'homme de théâtre. Le succès de sa musique, dont il dirige lui-même l'exécution, est très grand et très légitime. Dans *la Dîme*, M. Denéréaz tire bon parti de moyens d'exécution très rudimentaires : un simple chœur mixte *a capella* qui dans les entr'actes commente l'action à la façon des chœurs d'Eschyle. Et pourtant, à chaque représentation, quelques-uns de ces chœurs, et surtout, le charmant nocturne qui précède l'acte de Ste-Catherine, remportent un succès très vif.

C'est encore M. Denéréaz qui a été chargé de composer la musique de la cantate officielle, texte de R. Morax. Ici, en ce qui concerne les moyens d'exécution, nous passons à l'autre extrême. Pas moins de 400 personnes ont contribué à l'interprétation de cette cantate, qui est écrite pour chœur mixte, chœur d'hommes, orchestre, fanfare et grand orgue. Bien que très souffrant le jour de l'exécution, M. Denéréaz, qui dut s'aliter en sortant de la seconde et dernière exécution de son œuvre, a mené toute sa

petite armée à la victoire. Sa cantate est fort belle et l'effet produit dans l'immense vaisseau de la Cathédrale fut vraiment grandiose.

J'analyserai, la quinzaine prochaine dans un article spécial, la musique de ces deux œuvres importantes.

Il me reste à vous parler du concert de la Garde-Républicaine en cette même cathédrale, le 25 avril au soir. L'acoustique de l'immense bâtiment, mauvaise pour un orchestre ordinaire, s'est révélée excellente pour une forte musique d'harmonie. Certains morceaux, comme la sélection de *Lohengrin* et le *Cortège de Bacchus* ont fait un effet extraordinaire. Où l'on a le mieux pu juger de la virtuosité de cette musique vraiment unique, c'est dans le *Concertino* de Weber, joué à l'unisson par dix clarinettes, et dans la *Sinfonietta* de Raff pour 2 flûtes, 2 hautbois, 2 clarinettes, 2 bassons et 2 cors. Ce fut exquis de finesse et de précision.

Une cantatrice, Mlle Georgette Wallace, prêtait son concours à ce concert. L'immensité du local n'a pas empêché d'admirer une voix riche, grave, et une science approfondie du chant. M. L. Ketten tenait le piano d'accompagnement.

La Garde-Républicaine, à Lausanne comme à Genève, a été l'objet d'ovations et de triomphes que nous ne leur regrettons certes pas, elle les mérite, mais où le souci de l'art, on ne peut s'empêcher de le penser avec tristesse, n'entrait que pour une infime proportion, le programme de Lausanne, d'une musicalité relativement élevée, a dû paraître bien ennuyeux à quatre-vingt-dix pour cent des curieux venus à la cathédrale. Ed. C.

CORRESPONDANCE DE ZURICH

La *Grisélidis* de *Massenet*, représentée pour la première fois en langue allemande, fut mise en scène avec un grand luxe, grâce à l'intervention généreuse d'un Mécène de notre ville. Les décors neufs, peints dans l'atelier de notre théâtre, les costumes magnifiques, l'excellente répartition des rôles, l'étude approfondie du chef d'orchestre, M. Kempter, tout cet ensemble donna aux représentations un succès splendide et sûr, d'une durée extraordinaire. La pièce, quoiqu'elle ne soit pas la meilleure de Massenet, contient tout de même un grand nombre de brillants passages et à tout instant on sent qu'un habitué aux ficelles du théâtre a écrit cette œuvre. Elle exprime les états d'âme et les sentiments les plus divers ; malheureusement cette musique descriptive d'impressions et de sentiments paralyse le courant dramatique, et les plus belles scènes lyriques, si nombreuses, ne peuvent nous faire oublier le manque d'action dramatique de l'œuvre entière. La musique en est extrêmement discrète, l'instrumentation d'une finesse exquise et d'une noble invention, la composition vocale simple et bien adaptée à la voix. Même si Massenet nous avait donné ce qu'il a de mieux, il n'aurait pu nous illusionner sur certaines lacunes du texte. La traduction devrait être plus libre, moins attachée à la valeur des notes, peut-être aurait-on ainsi évité les nombreuses trivialités linguistiques. Les rôles principaux étaient dévolus à Mlle Trebess (Grisélidis), à MM. Bockholt (marquis), Schade (Alain) et Basil (diable), qui tous avaient pris visiblement plaisir à l'œuvre qu'ils interprétaient d'une manière vraiment exquise en bien des endroits.

La seconde nouveauté en fait d'opéra au second trimestre de la saison 1902-1903 fut *Hadlaub*, de notre compositeur zurichois *G. Hæser*. La musique de Hæser se distingue avant tout par l'application excellente du contrepoint. Le compositeur s'exprime d'une manière simple et naturelle ; l'élément lyrique est son fort ; il sait créer des images chastes et intimes. Le livret, écrit par lui-même, ne contient pas précisément d'intrigues, ni de grandes péripéties dramatiques, mais il renferme un véritable trésor poétique. Quoique Hæser, en fait d'utilisation des Leitmotivs, suive Wagner, il ne le copie pas ; sa musique et son instrumentation particulière le placent au contraire dans un temps plus reculé. L'orchestration nous a singulièrement frappés par l'emploi simultané, et par groupes, d'instruments à vent et à cordes, ce qui rend extrêmement difficile des combinaisons plus variées. Cette œuvre offre à l'œil du spectateur de belles images et, grâce au chœur, le troisième acte atteint dans sa forme purement extérieure un effet bien plus vaste. Le second acte renferme la meilleure partie d'interprétation des sentiments, quoique l'auteur n'ait pas complètement tiré parti du fond musical. Le premier acte, bien que plus ingrat, a forcé notre respect par son introduction et ses préparatifs dramatiques où l'on ressent la forte impression d'un travail intense et bien pondéré. L'œuvre fut applaudie avec plaisir.

L'administration de notre théâtre est encore